

**Vers l'autonomie en escalade**  
**Apprendre la verticalité et gérer la sécurité**  
**Colloque escalade, journée de l'EPS-SNEP**

---

**Grimper dans un monde sécuritaire**

**Intro** : Je vais davantage parler comme observateur que comme témoin.

Je suis un modeste témoin, car j'ai fait peu d'escalade, sauf vers la fin de mon adolescence, entre 16 et 18 ans. À cette époque, j'avais une très bonne raison d'en faire beaucoup : ma mère me l'avait formellement interdit !

Cette activité représentait pour elle le comble de la prise de risque. En revanche, elle ne s'inquiétait pas quand j'allais faire du ski de randonnée... Alors qu'à l'époque je ne connaissais rien au danger d'avalanche et je ne possédais même pas un DVA !

La question de la perception du risque est essentielle pour notre débat. Et de fait, dans les différents jobs que j'ai pu exercer, j'ai pu me rendre compte que c'était une question clef : tant pour comprendre comment certains font des fortunes, en faisant croire qu'ils prennent beaucoup de risques, ou au contraire comment d'autres meurent bêtement, notamment en montagne, parce qu'ils ont mal évalué un risque réel.

Pour tenter de répondre à la question qui m'est posée, je dirai d'abord que :

– Oui, l'escalade n'échappe pas à la demande de sécurité, une demande aussi légitime que généralement mal posée.

– Mais que l'intérêt de l'escalade est aussi de montrer le chemin d'une émancipation, y compris par la gestion de la sécurité.

**> La tentation de la sécurisation**

Oui, l'escalade n'échappe pas à la demande de sécurité, ce qui n'est pas illégitime, en particulier quand il s'agit d'enfants. Mais le risque qui légitime cette demande est généralement mal apprécié tant du fait de la méconnaissance des pouvoirs publics que de la confusion du rapport au risque qu'entretient le monde de la montagne.

Pour illustrer mon propos, je vais utiliser une classification du risque développée par le conseil fédéral allemand au changement climatique (WGBU) qui utilise des références mythologiques. Cette cartographie permet d'identifier six grands types de risque en mesurant

sur un axe les conséquences potentielles d'un accident et sur un autre la probabilité qu'il survienne<sup>1</sup>. Dans ce schéma, on va chercher l'escalade entre la « Méduse » et la « Pythie ».

#### • La méduse des ministères

On peut dire que pour les pouvoirs publics, certains médias et encore une part de l'opinion publique, l'escalade appartient à la classe de la **Méduse**, la gorgone, ce monstre qui pétrifie de peur ceux qui ont le malheur de la regarder en face<sup>2</sup>.

C'est une peur qui n'est plus une réaction salutaire au danger, mais un danger en elle-même. Elle paralyse l'action alors que la probabilité d'accident est faible (bien plus faible qu'au foot), et que les conséquences sont généralement assez réduites, sauf cas très particulier.

Malheureusement, les méduses pullulent dans les administrations et les ministères, et en cascade elles nourrissent non plus la peur de l'accident, mais la peur des conséquences juridiques ou publiques d'un accident. Comme le dit le guide suisse Werner Munter<sup>3</sup>, les décideurs en matière de montagne ont davantage peur du « *tribunal que du cimetière* ».

Mais la responsabilité de ce phénomène ne tient pas qu'à l'arrogance doublée de lâcheté qui caractérise l'administration. Une part revient au milieu de la montagne, où règne une Pythie.

#### • La Pythie règne sur la montagne.

La Pythie bafouille des oracles énigmatiques que les mortels interprètent chacun à leur manière. En matière d'accidentologie, les pouvoirs publics à travers l'ENSA et son Système d'observation des accidents de montagne, entretiennent le grand flou tant du point de vue des conséquences que des probabilités pour l'ensemble des accidents liés à la montagne. Si bien que cette classe de risque regroupe tant des risques normaux, ou « socialement acceptables » que des risques intolérables.

Le risque de la montagne représente l'archétype du risque dont on débat sans conclure, comme dans les conférences ou les formations sur les avalanches dans lesquelles on fait peur à tout le monde, mais on refuse d'apprendre une méthode<sup>4</sup>.

En imputant la responsabilité sur ses clients, quand il s'agit des stations ou des collectivités, ou en entretenant un discours sur la fatalité chaque fois qu'un accident survient, le milieu de la montagne énonce à sa manière des oracles qui ne servent pas beaucoup à la prévention des risques. On pourrait aussi le dire des médias, mais j'ai déjà fait une communication sur ce sujet lors du congrès international sur la science de la neige (ISSW) de Grenoble<sup>5</sup>.

Le dernier épisode marquant de ce phénomène a pu être observé le 12 juillet 2012. Après la mort de 9 personnes sur les pentes du mont Maudit, plusieurs élus de Chamonix, dont un guide de montagne, se sont précipités devant les caméras pour jurer que cet accident était « imprévisible ». Les trois anges de la mort – pente à plus de 40°, orientation nord et danger d’avalanche de niveau 3 – étaient pourtant réunis ce jour-là : une trentaine de personnes ont couru vers eux, sans DVA et en file indienne... Si un tel accident n’est pas prévisible alors, arrêtons tout effort de prévention !

On peut d’ailleurs même se demander à quoi sert le bulletin de Météo France en observant le comportement de certains professionnels dans les derniers mois. Quand un médecin-guide va se jeter dans la gueule du loup, le milieu verse des larmes de crocodile sur la disparition d’un « héros chevronné ». Quand un guide perd quatre clients dans une avalanche après avoir grillé tous les feux rouges par un danger de niveau 4, on se tapit dans le respect du secret de l’enquête...

Le problème de l’escalade tient à ses mauvaises fréquentations. Elle est issue des « sports de montagne ». En conséquence, elle pâtit de la mauvaise réputation – malheureusement en partie justifiée – de l’alpinisme et du ski-alpinisme. Pourtant, le niveau de risque accepté par un grimpeur en salle ou sur site conventionné ne représente probablement même pas le millième voire le dix-millième de celui que prend un simple candidat au Mont-Blanc.

Pro et amateur d’alpinisme entretiennent encore un certain déni et les institutions qui les représentent apparaissent encore immatures sur ces questions. Pour s’en convaincre, il suffit de comparer l’approche de l’ENSA et les procédures de progression en spéléo ou le travail sur l’accidentologie fait en vol libre.

En rester là serait renier tout le parcours réussi de l’escalade sportive qui a su ramener la pratique dans la zone des risques acceptables. Les procédures, les enseignements, l’approche en escalade ont déjà intégré une réflexion poussée sur la sécurité.

En termes d’accidentologie et de la prévention, il me semble qu’il y a encore du boulot à faire. Le Club alpin suisse fait un travail poussé, notamment en salle en association avec le BPU et les clubs alpins germaniques. J’avais initié une démarche en ce sens avec la Fondation Petzl qui finance un travail au long cours sur le sujet. Comme ce travail n’a pu être exposé comme prévu, je vais donner quelques éléments sur l’accidentologie.

#### **> En salle :**

Une grande enquête publiée en 2013 a été faite dans une grande salle de Stuttgart en Allemagne entre 2007 et 2011<sup>6</sup>. Sur 515 000 visiteurs de la salle et une moyenne de pratique de 2 h 47, on n’a enregistré aucun décès, et seulement 30 blessures : 7 en bloc, 16 en tête, 7 lors de la descente en moulinette (et un tiers). Treize accidents étaient considérés comme

graves, mais sans conséquence en termes d'invalidité, et deux accidents très graves, conduisant à une invalidité.

Au total, cela représente **un** risque de blessure pour **50 000** heures de grimpe. Un taux de risque qui recoupe d'autres études sur le sujet. En comparaison avec de nombreux autres sports, on peut dire que l'escalade en salle comporte un bien plus faible risque de blessures, mais conserve un potentiel d'accident mortel.

Pour comparaison, le couloir du Goûter, c'est grosso modo un mort pour moins de 5000 passages<sup>7</sup>.

#### > **Escalade en falaise :**

C'est déjà un autre univers, de pleine nature. Mais on va voir que si le risque n'y est pas négligeable, il reste bien plus faible que pour d'autres pratiques de montagne.

Le Snosm, qui se contente de compter les morts et les blessés, a enregistré en 2015 (dernière année disponible) : 0 mort en spéléologie, 4 morts en escalade (falaise), 4 en VTT, 13 en parapente ou delta, 41 morts en alpinisme, 92 morts en randonnée à pied. Pour les blessures, cela donne 5 blessés en spéléologie, 67 en escalade (falaise), 790 en VTT, 246 en parapente ou delta, 232 en alpinisme et 1530 morts en randonnée à pied<sup>8</sup>.

La première étude de la Fondation Petzl regroupe plusieurs statistiques intéressantes<sup>9</sup>.

- En Suisse, le Bureau de prévention des accidents a enregistré sur la période 2000-2012 tous les décès survenus dans un cadre sportif : 25 % avaient eu lieu lors d'une randonnée, 17 % en alpinisme et seulement 2,5 % en escalade.

- L'étude de la Fondation se penche aussi sur la mortalité en calculant un ratio entre le nombre de morts et celui des accidentés. La mortalité de l'escalade est bien plus faible que dans de nombreux autres sports de pleine nature :

- 8 % des grimpeurs accidentés en falaise sont décédés.
- 2 % sur les sites-écoles
- 47 % des pratiquants du Base jump
- 33 % des spéléos
- 20 % des alpinistes
- et même
- 23 % des chasseurs, pêcheurs ou ramasseurs de champignons...

- Enfin, dernières statistiques que je soumetts à votre sagacité, celles provenant de la FFCAM et calculée à partir des journées de pratiques. Le risque est de 1 accident sur 5 000

journées passées en falaise. Si on croise avec la mortalité, cela signifie un risque de décès en falaise pour 62 500 sorties.

=> On voit bien que si la demande de sécurité est légitime, le risque est bien plus faible que beaucoup l'imaginent. Et l'important demeure le rapport bénéfice-risque. Si on pose le risque sur un plateau de la balance, il faut aussi poser sur l'autre plateau le bénéfice de la pratique de l'escalade.

### > **Un outil d'émancipation, éloge du Beau risque**

En préface à notre livre sur la réduction du risque d'avalanches, écrit avec Olivier Moret, il nous a paru essentiel de faire l'éloge du **beau risque**. Un risque réduit, maîtrisé, c'est la condition et le moyen de vivre pleinement l'expérience de la montagne, ce « *surcroît de vie* » aurait dit Paul Keller. Une activité comme l'escalade peut montrer le chemin de l'émancipation, y compris vis-à-vis des logiques de sécurisation.

#### • **Se libérer des servitudes.**

S'émanciper, c'est rompre avec les contraintes, se libérer d'une servitude sociale, voire de servitudes apparemment naturelles.

La première vertu de l'escalade, et c'est pour cela que la plupart des enfants de la terre aiment spontanément grimper (aux arbres, au mur, sur leur copain, etc.), c'est de narguer cette force cardinale de la nature qui nous colle d'habitude au sol : la gravité !

En se libérant (un peu) de cette servitude – en s'élevant –, on prend de la hauteur à tous les sens du terme. C'est en soi une expérience irremplaçable. À elle seule, cette aventure ouvre mécaniquement l'horizon, et donne déjà un peu de confiance.

Dès que l'on prend un peu de hauteur, on découvre aussi la peur. La seconde vertu de l'escalade est d'apprendre non pas à nier ou défier cette peur, mais à l'écouter, l'analyser pour mieux la réduire, la domestiquer, en faire une bonne conseillère pour éviter l'accident tout en allant de l'avant.

Enfin, je voudrais souligner une troisième vertu de l'escalade : apprendre à gérer sa propre sécurité. On se met en danger de manière raisonnée. On cherche son propre chemin avec un risque très réduit. Apprendre l'autonomie en escalade permet de découvrir l'épreuve de la contingence, de l'existence du monde, ce qui émancipe aussi l'esprit.

#### • **Apprendre l'esprit de cordée.**

Le chemin de l'émancipation passe par une autre découverte essentielle, celle de **l'esprit de cordée**.

Toutes les inventions humaines ne méritent pas d'être saluées loin de là, mais trois inventions me fascinent encore : la roue, et le vélo qui va avec ; les skis ou les patins ; et enfin la corde sous diverses formes. Ces trois outils de base décuplent, centuplent même l'expérience humaine, et sans nuisance envers autrui.

Je ne développerai pas beaucoup ce point et l'importance du « dernier de cordée », car j'en ai fait un papier récemment en réponse à notre cher président<sup>10</sup> [cher, au sens que sa politique coûte beaucoup aux Français, et ce au bénéfice des 1 % les plus riches].

La corde rend solidaire des mêmes dangers, elle concrétise et matérialise la promesse d'entraide, la synergie. Découvrir qu'à deux on peut faire bien davantage que tout seul, apprendre à compter sur l'autre, n'est-ce pas l'essentiel du message pédagogique ?

En **conclusion**, je voudrais parler d'un autre danger, que l'on oublie trop souvent dans ce genre de débat : c'est le danger de ne pas faire d'escalade !

Oui, oui, un danger très important et tout à fait minoré, qui a aussi d'autres noms : sédentarité, obésité, Diabète de type 2, cancer, Parkinson, stéatose hépatique non alcoolique ou « maladie du soda », etc., etc.

En 1982, 60 % des écoliers, lycéens ou étudiants se rendaient sur leur lieu d'études à pied ou en vélo. En 2008, ils n'étaient plus que 36 %. Faut-il regretter davantage qu'il y ait quelques accidents de bicyclette ou qu'aujourd'hui 18 % des élèves de troisième soient déjà en surcharge pondérale [25 % des adultes de 18 à 34 ans] ?

Aujourd'hui, 39 % des enfants de 3 à 10 ans ne pratiquent aucun jeu de plein air. Pour beaucoup de gamins, en particulier dans les quartiers populaires, la seule activité physique de la semaine, c'est le cours d'EPS<sup>11</sup>.

Chez les adultes ayant un emploi à moins d'un kilomètre de leur domicile, 58 % prennent leur voiture. Chez tous ceux qui ont moins de 5 kilomètres entre le domicile et le travail, 74 % prennent une voiture ou une camionnette...

Parlons sédentarité : Pour la tranche d'âge des 18-44 ans, le temps passé devant un écran représentait en moyenne 5 h 26 par jour en 2015<sup>12</sup>.

Parlons santé : il a été démontré par exemple que l'activité physique réduit de 58 % le risque de survenue d'un diabète dans une population intolérante au glucose, alors qu'un traitement médicamenteux ne le diminue que de 31 %. Une activité régulière réduit l'incidence d'accident vasculaire cérébral de 25 %, et d'autant le risque de cancer du côlon<sup>13</sup>.

On pourrait multiplier les exemples.

Parlons « gros sous » pour finir, et puisqu'il n'y a plus que cela qui compte dans l'esprit de nos décideurs : Une étude parue dans la très sérieuse revue médicale *The Lancet* chiffre pour 2013 le coût des problèmes de santé dans le monde liés au manque d'activité physique à 61 milliards d'euros [dont 13 en perte de « productivité »]. Une étude publiée dans la même revue en 2012 chiffrait le nombre de décès imputables à l'inactivité physique à 5 millions par an, soit davantage que ceux liés au tabagisme...

---

<sup>1</sup> Voir le document, [Welt im Wandel, Strategien zur Bewältigung globaler Umweltrisiken](#), (Un monde en transition, stratégie pour affronter les risques environnementaux planétaire), Springer Jahrgutachten, 1998.

<sup>2</sup> Lire aussi Jean Marc Cavedon, *Peut-on vivre sans risque*, Les petites pommes du savoir, 2016.

<sup>3</sup> Auteur du livre de référence, *3x3 avalanches, La gestion du risque dans les sports d'hiver*, Club alpin suisse, 2006.

<sup>4</sup> Sur la critique de la gestion du danger d'avalanche en France lire Philippe Descamps et Olivier Moret, *Avalanches, Comment réduire le risque*, éd. Guérin, Chamonix, 2016.

<sup>5</sup> Philippe Descamps, [« Les avalanches médiatiques peuvent-elles faire avancer la prévention des accidents ? »](#), *International Snow Science Workshop ISSW 2013*, Grenoble Chamonix-Mont-Blanc, ANENA-IRSTEA-Météo-France, octobre 2013.

<sup>6</sup> Volker R. [« Acute Injury Risk and Severity in Indoor Climbing - A Prospective Analysis of 515,337 Indoor Climbing Wall Visits in 5 Years »](#), *Wilderness and Environmental medicine* n°24, 2013.

<sup>7</sup> [« Accidentologie dans le couloir du Goûter](#), sur la voie normale du mont Blanc, étude des secours organisés sur l'itinéraire du glacier de Tête Rousse au refuge du Goûter entre 1990 et 2011 », PGHM-Fondation Petzl, février 2012

<sup>8</sup> Chiffres 2015 sur le [site](#) de l'ENSA.

<sup>9</sup> Bastien Soulé (dir.) [« Accidentologie des sports de montagne](#), État des lieux et diagnostic », Fondation Petzl, octobre 2014.

<sup>10</sup> « Dernier de cordée », *Le Monde diplomatique*, janvier 2018.

<sup>11</sup> Tous ces chiffres proviennent de l'INSEE ou du dernier [État des lieux](#) de l'Observatoire national de l'activité physique et de la sédentarité, édition 2017.

<sup>12</sup> Anses, étude Inca 3, 2017.

<sup>13</sup> Onaps, op. cit.